

Recherches sociographiques



Jean-Paul BERNARD, *Les idéologies québécoises au dix-neuvième siècle*

Gérard Bouchard

Volume 15, Number 2-3, 1974

La sociologie au Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/055657ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/055657ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bouchard, G. (1974). Review of [Jean-Paul BERNARD, *Les idéologies québécoises au dix-neuvième siècle*]. *Recherches sociographiques*, 15(2-3), 349–350.
<https://doi.org/10.7202/055657ar>

COMPTES RENDUS

Jean-Paul BERNARD, *Les idéologies québécoises au dix-neuvième siècle*, Montréal, Éditions du Boréal Express, 1973, 149 p.

Cette parution récente de la collection « Études d'Histoire du Québec », dirigée par René Durocher et P.-A. Linteau chez Boréal Express, ne manquera pas de susciter d'importantes mises au point concernant à la fois l'analyse des discours idéologiques et l'évolution de la pensée sociale au Canada français.

Le lecteur y retrouvera, certes, toutes les qualités pédagogiques des éditions précédentes : choix judicieux des textes (signés F. Ouellet, F. Dumont, M. Brunet, P. Sylvain, G. Bourque et N. Frenette), introduction succincte et nette du propos et des thèses, présentation matérielle attrayante, etc. Aussi, on appréciera le commentaire éclairé et solide de Jean-Paul Bernard, qui expose brièvement l'intention et le mérite de chacun des textes tout en pointant du doigt les limites et parfois les faiblesses. En quoi il se révèle un guide sûr et prudent. Mais bien au-delà, on trouvera surtout dans ce livre, hormis les interprétations qu'il propose ou qu'il oppose, le témoignage vivant d'une mutation méthodologique pour moitié promise, et pour moitié d'ores et déjà acquise. Ce n'est donc pas le lieu de faire, ou plutôt de refaire la critique des textes présentés. Chacun représente en lui-même une contribution importante à l'histoire des idéologies québécoises, et à ce titre méritait d'être mise en lumière. Seule la question de méthode sera soulignée ici.

Ce qu'évoque en premier lieu la lecture ou la relecture de ces articles, c'est le redressement spectaculaire qui s'opère depuis une douzaine d'années dans notre historiographie. Faut-il citer des noms, des dates ? Il en est au moins deux, parmi d'autres, qu'on ne saurait passer sous silence. D'abord Fernand Dumont qui, en 1962, au cours du colloque consacré à un bilan de la recherche sur le Canada français, s'élevait contre la traditionnelle histoire des idées, plaidant pour une insertion des idéologies dans les structures sociales (« L'étude systématique de la société globale canadienne-française », in F. DUMONT et Y. MARTIN, *Situation de la recherche sur le Canada français*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1963, 269 p. ; pp. 277-292, notamment p. 290.). Puis Fernand Ouellet dont l'article novateur, « Nationalisme canadien-français et laïcisme au XIX^e siècle », paraissait presque simultanément. (*Recherches sociographiques*, IV, 1, janvier-avril 1963, pp. 47-70). On s'étonnera peut-être que cette mutation, prêchée depuis sans relâche par la parole et par l'exemple, ait cheminé somme toute assez lentement. Sans méconnaître la multiplicité des facteurs en cause, parmi lesquels une certaine inertie institutionnelle, nous aimerions toutefois attirer l'attention sur l'extrême acuité des problèmes qui surgissent dès que l'on s'avise d'éclaircir les rapports complexes qu'entretiennent les idéologies avec l'ensemble des structures sociales. Pas plus chez nous qu'ailleurs, l'histoire des idées n'est parvenue à se fondre dans l'histoire sociale sans éviter l'épineuse dichotomie société-culture où paraissent s'enraciner les partis pris de méthode les plus

divers et les moins conciliables. Il nous semble que c'est surtout à une réflexion de cet ordre que le livre convie utilement les chercheurs.

Quel est en effet le poids de la culture? Qu'est-ce qui suscite ici telle religion, là telle esthétique? Comment naissent, se maintiennent, s'altèrent et déclinent les croyances, les valeurs, les goûts, les théories, les images, les idéologies? Quel est donc le statut de la pensée et du discours? Et derrière les significations explicites qu'il véhicule, de quels sens cachés, de quels contenus implicites sont encore chargés, comme à leur insu, le discours lui-même et les formes qui le recouvrent? Premier ordre de questions.

À l'opposé, quel est le ressort du mouvement social, quelle est son autonomie, sa cohésion, sa finalité? Selon une perspective marxiste, quelle est la part respective de l'idéologie, de la classe et de l'appareil productif dans le changement social? Et la combinaison étant trouvée, à quel type de mutations, à quelle durée la réserve-t-on: au temps long, au temps court? aux événements, aux structures? Questions ouvertes.

... Que Jean-Paul Bernard, avec prudence, se garde bien de bousculer. À ce propos, on aimera ses brèves mises au point, ses réserves qui en disent long et qui ont le mérite de prévenir le lecteur contre des exégèses hâtives, un peu abruptes, des textes marxistes. Ainsi, sur la trop célèbre « détermination en dernière instance », sur la fonction de l'idéologie et ses appuis historiques, l'auteur s'efforce de réintroduire la complexité et le doute dans des schémas trop clairs et trop assurés et parvient à suggérer sinon le sens, du moins un sens possible du modèle marxiste: celui qui a troqué ses rigueurs doctrinales contre de remarquables aptitudes opératoires et qui se donne comme un cadre d'analyse extrêmement souple et cohérent. On regrettera que tout cela soit seulement esquissé et il faut reconnaître qu'en la circonstance, il n'en pouvait guère aller autrement: souhaitons que Jean-Paul Bernard trouve l'occasion prochaine d'un exposé plus élaboré.

Voilà donc les problèmes brièvement soulevés et la discussion amorcée. L'histoire des idéologies a précédé chez nous l'histoire sociale et, d'une certaine manière, lui a suggéré ses pistes — par exemple, la reconstitution d'une pensée monolithique a pu naturellement conduire à enquêter sur la structure du pouvoir et sur les rapports sociaux tout à fait particuliers qu'elle recouvrait. La voici qui renoue lentement avec les groupes sociaux, les institutions, les conflits, les enjeux, toute la fraîcheur et la richesse du mouvement social. Suivons-la et attendons les réponses qui, ça et là, dans le cadre d'enquêtes individuelles et collectives, s'élaborent. Du côté du Groupe de recherche sur la société montréalaise d'abord, où Jean-Paul Bernard, avec quelques collègues, a en quelque sorte joint le geste à la parole; mais de tous autres côtés aussi où anciens et nouveaux, comme dans un second souffle et dans un esprit de concertation et d'échanges sans précédent, poursuivent concrètement la réflexion.

Gérard BOUCHARD

*Département des sciences humaines,
Université du Québec à Chicoutimi.*

Robert RUMILLY, *Histoire de la province de Québec. V: Louis Riel*, Montréal, Fides, 1973, 315 p. (Réimpression de l'édition de 1941.)

Le centenaire de la première résistance métisse dans l'Ouest n'a guère inspiré les écrivains québécois. Sauf dans un roman et la traduction d'un ouvrage de langue anglaise, Louis Riel a été oublié par nos intellectuels. Et ce n'est pas le livre de M. Robert Rumilly qui va corriger cette lacune.

Même si le cinquième tome de l'*Histoire de la province de Québec* est sous-titré *Louis Riel*, le héros métis demeure un personnage secondaire dans le récit. Fidèle à sa méthode, M. Rumilly fait la chronique du Québec pendant les années 1885, 1886, 1887 et une partie de 1888. L'année 1885 est celle du deuxième soulèvement des Métis, de l'expédition militaire au Nord-Ouest et de l'exécution de Louis Riel; l'auteur raconte donc abondamment ces faits et s'attache à décrire minutieusement les conséquences politiques du « gibet de Régina ». La création du parti national et surtout